

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[www.payot-rivages.fr](http://www.payot-rivages.fr)

Dans l'ombre de l'Occident  
et autres propos

Edward W. Said

Pour le texte d'Edward W. Said :

© Edward W. Said estate

Les trois entretiens sont extraits du livre *Power, Politics and Culture, interviews with Edward W. Said* publié par Bloomsbury Publishing, Londres, 2004, édition établie et introduite par Gauri Viswanathan.

© Blackjack éditions, 2011, pour la version française

Pour le texte de Seloua Luste Boulbina :

© Seloua Luste Boulbina et Blackjack éditions, 2011

© Éditions Payot & Rivages, 2014,  
pour la présente édition de poche,  
106, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

## Dans l'ombre de l'Occident <sup>1</sup>

*Afin de faire émerger un certain nombre de questions, nous aimerions tout d'abord revenir au début des années 1960. Deux livres ont alors été publiés par des auteurs dont le travail présente certaines affiliations avec le vôtre : Les Damnés de la terre de Frantz Fanon et Histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault. Nous avons ici la production de deux textes, l'un écrit depuis la France et l'autre depuis l'une de ses colonies, qui décrivent, de manière très différente, les mécanismes connexes d'exclusion qui étaient inhérents, depuis la Renaissance, aux institutions européennes. Quelles ont été les lignes de forces ayant pu permettre l'émergence simultanée de ces deux textes ?*

---

1. Entretien avec Jonathan Crary et Phil Mariant, *Wedge*, New York, 1985.

Je ne sais pas vraiment quelles ont été les circonstances qui ont rendu possible le livre de Foucault, je pourrais spéculer sur ce qu'elles ont pu être. Mais il est évident que le texte de Fanon – le plus important des deux selon moi – procède des luttes politiques en cours, de la révolution algérienne. Il est important de souligner que le texte de Fanon est le résultat d'une lutte *collective*, à la différence du travail de Foucault qui, lui, fut élaboré à partir d'une tradition différente, celle d'un chercheur universitaire, solitaire, acquérant une réputation à travers son érudition, son talent, etc. Au-delà de ces origines différentes, ce sont des livres qui relèvent de l'opposition. Ils ne traitent pas seulement des systèmes d'exclusion, mais des systèmes de confinement. L'image la plus forte que véhicule le livre de Fanon est celle de la ville coloniale : la Casbah autochtone est entourée par les rues clairement dessinées, bien éclairées de la ville colonialiste ; une ville européenne, violemment implantée dans une société autochtone. Mais, par dessus tout, le motif commun aux deux textes est la justification, au nom de la raison ou de la rationalité – de la civilisation –, de la violence exercée sur le sujet. Mais je continue à penser qu'il est important de souligner que le livre de Fanon est plus fort car il est enraciné dans ce que l'on pourrait appeler les dialectiques de la lutte...

... Plutôt que d'advenir à partir d'une certaine pratique de l'historiographie.

Oui, précisément. Mais de manière plus fondamentale, il apparaît que le sens de l'engagement actif est présent dans le travail de Fanon et absent dans les premiers travaux de Foucault. En 1971, dix ans après *Histoire de la folie à l'âge classique*, Michel Foucault a participé à un débat télévisé avec Noam Chomsky<sup>1</sup>. Alors que Chomsky parlait de ses propres idéaux libertaires, de sa conception de la justice et ainsi de suite, Foucault est revenu en arrière et a essentiellement admis qu'il ne croyait pas en des vérités, des idées ou des idéaux positifs. Ce qui n'était pas le cas de Fanon dont les engagements pour le changement révolutionnaire, la solidarité et la libération étaient très puissants et attirants pour des gens tels que moi. Le travail de Foucault était plutôt une question d'ingéniosité et d'acuité vraiment remarquables, de perspicacité philosophique. Je dirais aussi que la force politique du travail de Foucault n'est devenue pleinement apparente que bien plus tard, après qu'il ait produit plus de livres, *Les Mots et les Choses*, par exemple – et pas avant la

1. Edward W. Said fait ici allusion à une rencontre entre Michel Foucault et Noam Chomsky, initiée par le philosophe néerlandais Fons Elders. Un débat enregistré à l'école supérieure de technologie d'Eindhoven, en novembre 1971, et diffusé à la télévision néerlandaise. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

publication de travaux d'autres personnes également (de Jacques Donzelot<sup>1</sup>, par exemple). Le texte de Fanon est réellement le dernier d'une série d'écrits produite tout au long des années 1950, alors que celui de Foucault marque le début d'une série.

*Revenons pour l'instant à la violence, au sujet et à la civilisation. Dans L'Orientalisme<sup>2</sup>, vous désignez un lien profond entre l'enseignement académique occidental et le projet colonialiste, vous mettez ainsi en place les concepts de représentation dans une critique de l'instrumentalisation de la connaissance. Comment définissez-vous spécifiquement la représentation et son économie politique ?*

Je ne suis pas sûr que je pourrais la définir avec netteté en termes économiques, mais il est certain que la représentation, plus particulièrement l'acte de représenter (et donc de réduire), implique presque toujours une violence envers le *sujet* de la

1. Né en 1943, Jacques Donzelot fut l'élève de Michel Foucault. Sociologue, il a notamment publié deux livres très influencés par la méthode généalogique de Foucault, *La Police des familles* (Paris, Minuit, 1977, postfacé par Gilles Deleuze) et *L'Invention du social* (Paris, Gallimard, 1984). Il est aujourd'hui spécialiste des politiques de la ville.

2. *Orientalism* est publié en 1978, il paraît en français sous le titre *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (traduit par Catherine Malamoud et préfacé par Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1980).

représentation ; il y a un réel contraste entre la violence de l'acte de représenter et le calme intérieur de la représentation elle-même, l'*image* (verbale, visuelle, ou autre) du sujet. Que vous l'appeliez image spectaculaire, image exotique, ou représentation savante, il y a toujours ce contraste paradoxal entre la surface, qui semble être sous contrôle, et le processus qui la produit, celui-ci impliquant inévitablement quelques degrés de violence, de décontextualisation, de miniaturisation, etc. L'action ou le processus de représentation implique du contrôle, de l'accumulation, du confinement ; cela implique un certain type d'étrangement ou de désorientation de la part de celui qui représente. Nous pourrions prendre en guise d'exemple de trahison linguistique le travail d'Ernest Renan sur les langages sémitiques : ce qui est dans l'esprit de Renan lorsqu'il dresse l'inventaire de son matériau s'apparente au dispositif d'exposition dans un musée ; or quand on expose quelque chose, on l'arrache de son contexte de vie et on le met devant un public (en l'occurrence, européen). Parce que, par dessus tout, la représentation implique une consommation : les représentations sont mises en place pour être utilisées dans l'économie domestique d'une société impériale. Dans *L'Orientalisme*, je parle d'une économie à travers laquelle la manipulation et le contrôle des colonies pourraient être soutenus. Il y a évidemment beaucoup d'autres types de représentations,

mais ce sont celles qui sont produites par et pour une culture impériale dominante qui m'intéressent car, dans ma propre vie, j'ai été soumis à leur autorité. J'ai été envoyé dans des écoles coloniales – c'est ce que désiraient mes parents, ils n'ont pas été forcés de le faire –, alors que j'étais adolescent, j'ai appris beaucoup au sujet de l'histoire anglaise mais rien au sujet de ma propre histoire, l'histoire arabe. L'on m'enseignait que les seules représentations qui comptaient étaient celles de l'histoire et de la culture anglaises, celles auxquelles j'accédais par le biais d'une éducation. L'on m'a aussi appris à me considérer comme quelqu'un qui avait moins de valeur que l'Anglais, qui lui fait la loi. Et dans un tel contexte, malgré moi, j'ai commencé à comprendre qu'un système discursif impliquait des choix politiques et une force, une autorité politiques sous une forme ou une autre.

*Ainsi, comme vous le montrez dans vos écrits, il y a une relation directe et active entre la domination – politique, socio-économique, culturelle – et les systèmes de représentation : l'un produit/soutient l'autre et réciproquement. Dans la perspective de changer les structures de domination, le but ultime est-il de transformer les représentations ou d'éliminer ces systèmes dans leur ensemble ? Dans ces deux cas, qu'est-ce qui pourrait empêcher l'établissement d'une autre pratique discursive également exclusive ?*

Les représentations sont une forme de l'économie humaine, en un sens elles sont nécessaires pour la vie en société et entre les sociétés. Je ne pense donc pas que l'on puisse faire sans elles, elles sont aussi fondamentales que le langage. Ce que l'on doit éliminer, ce sont les systèmes de représentation qui portent en eux-mêmes ce type d'autorité répressive, car ils ne permettent pas ou n'offrent pas d'espace pour que ceux qui sont représentés puissent intervenir. C'est l'un des problèmes insolubles de l'anthropologie, qui est essentiellement constituée comme discours de la représentation d'un Autre *défini de manière épistémologique comme radicalement inférieur* (ou bien étiqueté comme primitif, arriéré ou simplement Autre) : l'ensemble de la science comme du discours anthropologique repose sur le silence de cet Autre. L'alternative pourrait être un système de représentation participatif, collaboratif, non-coercitif ; un système de représentation qui ne serait plus imposé, mais, comme on le sait, ce n'est pas simple. Nous n'avons pas immédiatement accès aux moyens de produire des systèmes alternatifs. Peut-être serait-ce possible à travers d'autres champs du savoir, moins liés à l'exploitation. Mais nous devons d'abord identifier ces formations sociales, culturelles et politiques qui permettraient une réduction de l'autorité et augmenteraient la participation dans la production des représentations ; il s'agit ensuite de procéder à partir d'elles.

*Vous avez abordé le problème de la construction de systèmes alternatifs en le mettant en relation avec les mécanismes d'exclusion dont les médias occidentaux font preuve lorsqu'ils traitent de l'islam. Pensez-vous que la mise en œuvre d'un nouveau genre de réseau instantané, global, électronique, produisant et disséminant les informations pourrait fondamentalement changer la configuration selon laquelle les gens, en Occident, comprennent les représentations de ce qui est défini comme non occidental ? Ou pensez-vous que le pouvoir en serait ainsi encore plus consolidé ?*

La crise est en train de s'approfondir, pour plusieurs raisons. D'abord, avec les avancées dans le transfert électronique d'images, une plus grande concentration, au sein de grands conglomérats transnationaux, des moyens de produire est devenu un enjeu important dans les sociétés dites métropolitaines. Ensuite, les sociétés dépendantes (les sociétés périphériques dans le tiers-monde et celles juste à l'extérieur des zones métropolitaines centrales) sont à un degré extraordinaire de plus en plus dépendantes de ce système d'information pour elles-mêmes. Nous sommes maintenant en train de parler de la connaissance *de soi*, et pas seulement de la connaissance des autres sociétés.

*Ainsi, les seules catégories à travers lesquelles ces sociétés « dépendantes » arrivent à la connaissance d'elles-mêmes sont immanentes à ce système ?*

Immanentes, précisément. Elles sont insidieuses parce qu'elles sont présentées comme naturelles et réelles dans un sens qui est virtuellement inattaquable. Nous ne sommes pas, pour l'instant, capables de concevoir les moyens de prendre une image TV, un film ou même un script et de critiquer le cadre dans lequel cette image est présentée, parce qu'elle est *donnée* comme réalité, elle est médiatisée avec une telle puissance, et acceptée presque subliminalement. Finalement, et c'est peut-être le plus important, la réponse à la domination médiatique croissante et les solutions offertes par les pays du tiers-monde et par les pays socialistes pour combattre la situation sont tellement primitives et basiques qu'ils n'ont pas une seule chance de pouvoir relever un tel challenge. Par exemple, en limitant les accès et les moyens de production, les gouvernements censeurs et interventionnistes contribuent bien plus, en fait, à étendre l'hégémonie que ces mesures sont censées combattre plutôt qu'à les limiter. Ce que les promoteurs d'un nouvel ordre informationnel disent est essentiellement que soit l'Occident permet à ces pays de contrôler leurs propres productions d'informations et d'entrer leurs données dans les siennes, soit ils les retirent simplement du système et se couperont de

l'Occident. Qu'offrent-ils alors à leurs citoyens ? Une espèce d'isolement analphabétique et paroissial qui rend finalement les citoyens plus vulnérables aux flatteries et à l'idéologie consumériste de la technologie prédominante et à ses origines métropolitaines.

*Ainsi, nous sommes en train d'assister à une stratification géopolitique accrue, basée sur l'accès aux réseaux de données et à l'information scientifique/technologique ?*

Oui, absolument, et une dépendance complète quant à ces données alimente un certain état d'esprit qui se transmettra aux générations futures.

*Préalablement, vous expliquiez que vous aviez compris que la production de représentations impliquait toujours des choix politiques faits dans l'intérêt de l'autorité exercée et maintenue. Dans ce cas, il n'y a rien de neutre, par exemple, dans la manière dont l'information sociologique est programmée dans une base de données.*

Non, bien sûr, il n'y a rien de neutre là-dedans : le processus dans son ensemble représente des choix, des sélections, des exclusions, des inclusions et autant d'éléments très sophistiqués. Mais ce qui est le plus troublant dans cette monopolisation de la production d'informations n'est pas tant le problème de l'accès à l'information elle-même

que l'accès au moyen de *critiquer* l'information. En d'autres termes, que pouvons-nous faire à l'extérieur de ce système pour permettre de comprendre qu'il s'agit d'un processus produit et non naturel ? À travers quel dispositif ? L'ensemble du processus est accompagné d'un mythe de la cohérence et de l'inévitabilité qui outrepassé toute considération permettant une entrée à la source, pour ainsi dire. Il semble qu'il n'y ait pas d'options ou d'alternatives et, par conséquent, la résistance devient de plus en plus difficile et la responsabilité des intellectuels métropolitains s'accroît.

*Une résistance qui se manifesterait donc sous la forme d'une activité critique.*

Je le pense. Elle doit l'être : potentiellement, on ne peut faire ce genre de travail que dans un contexte comme New York, où ces images et ces représentations sont générées, disponibles et concentrées. Je ne vois pas d'autre moyen, et je ne crois certainement pas que nous puissions compter sur un travail rigoureux d'opposition émanant des gouvernements – qu'ils soient occidentaux, du tiers-monde, socialistes ou autres.

J'ai participé à une convention du Comité anti-discrimination américano-arabe<sup>1</sup> à Washington

---

1. *The American-Arab Anti-Discrimination Committee* (ADC) a été fondé en 1980 par le sénateur américain James

et cette expérience illustre d'une certaine manière la complexité de la question, car elle a démontré assez clairement la manière dont ceux qui travaillent à l'intérieur du système médiatique abordent le problème. La conférence avait été organisée spécifiquement pour combattre la manière dont les Arabes, dernier groupe ethnique ou national qui peut être caricaturé en toute impunité, sont stéréotypés dans les médias. Ted Koppel<sup>1</sup> était invité pour « dialoguer » avec moi au sujet des problèmes de la représentation médiatique. Koppel est un homme intelligent, il s'occupe de *Nightline*, il a essayé d'y être juste, etc. Mais le fait est que Koppel est une créature des médias. C'est une célébrité, ce qui signifie que pour lui, la représentation comme question philosophique ne peut pas, ou plutôt ne doit pas être mise en discussion. Bien plus, ce qui est assumé comme une question centrale, et aussi comme une solution, est simplement de passer plus de temps dans les médias. En d'autres termes, il nous considère comme de potentiels invités, histoires, questions, qui feraient partie de son show ; de notre côté, dans ce contexte, nous semblons lui demander de nous

---

Abourezk. Le comité, basé à Washington, possédant plusieurs bureaux aux États-Unis, travaille à la défense des droits des personnes d'origine arabe ainsi qu'à la défense de la richesse de leur héritage culturel ([www.adc.org](http://www.adc.org)).

1. Ted Koppel fut l'animateur vedette de l'émission *Nightline*, sur le réseau ABC, de 1980 à 2005.

laisser entrer dans le système en nous accordant un temps d'antenne, un espace d'exposition, etc. Et la réponse de Koppel est que, parce qu'il nous connaît, *nous y sommes*, que le reportage est équilibré, ainsi de suite. La question cruciale – comment sommes-nous représentés ? – est donc remplacée par le problème essentiellement technique et commercial relatif à qui entre en scène et pour combien de temps. D'un côté, Koppel veut apparaître indépendant, de l'autre, il fait partie d'un système, ABC, qui est une part d'un plus gros système, l'organisation de réseau. Et d'un autre côté encore, et c'est assez étrange, il représente aussi les intérêts du gouvernement. Tous ces journalistes, particulièrement ceux qui interviennent à l'échelle nationale – Brokaw, Jennings, Koppel, Rather – ne nous donnent pas seulement des informations, ils représentent aussi (en général inconsciemment) ce qui se passe du point de vue des intérêts américains. Les journalistes intériorisent les normes gouvernementales à un degré qui est assez effrayant. Si le problème était lié à la censure, ou même à l'auto-censure, on pourrait faire avec et la signaler ; mais ici, il y a un processus d'incorporation et d'introjection par une idéologie efficace d'inclusion, de telle manière à ce que tout peut être, et est, objectivement instrumentalisé, cadré, façonné. Les médias de l'information peuvent ainsi s'emparer de *tout*, et incorporer n'importe quel point de vue. Par exemple, dans une discussion radio avec des

personnes de NBC, l'on m'a demandé ce que je pensais de la couverture médiatique de la crise libanaise des cinq derniers mois. Naturellement, j'ai souligné le fait qu'ils n'avaient pas du tout traité des aspects politiques de la situation, mais s'étaient concentrés sur la présence des marines près de l'aéroport de Beyrouth, ce qui n'était qu'un tout petit aspect de la crise libanaise. Ils m'ont alors répondu : nous avons fait une émission spéciale le 4 janvier dans laquelle nous identifions les Druzes, les Chiïtes, et tous les partis impliqués dans la crise. En d'autres termes, ils pouvaient dire à travers une justification assez littérale qu'ils avaient *couvert* tous les aspects de la crise. Ce qui apparaît en fait, comme le dit Raymond Williams, est un processus qui pose des limites et exerce des pressions, afin que la mise au point se fasse en fin de compte sur : ce que *nos boys* sont en train de faire au Liban. Tout le reste disparaît dans l'insignifiance, l'obscurité histoire tourne autour des deux cent cinquante marines tués, ou des deux mille marines à l'aéroport et ainsi de suite.

*En mettant en lumière les points les plus émouvants de l'histoire, il semblerait que les journalistes font en fait un effort concerté pour laisser dans l'ombre d'autres aspects.*

Mais les histoires ne sont pas toujours émouvantes, elles *deviennent* émouvantes par le fait

que les journalistes insistent sur elles. Elles ne sont pas émouvantes en elles-mêmes, et pourraient être traitées avec neutralité comme n'importe quoi d'autre. Si vous voyez des marines à l'aéroport à la télévision française ou anglaise, ils ne sont après tout que des marines à l'aéroport.

*Mais les présentateurs savent que les Américains s'identifieront à leurs boys. Ainsi il semblerait que le fait de se concentrer sur ces aspects d'un événement particulier représente un effort programmatique pour éluder les faits.*

Je ne pense pas que cela soit programmatique, mais comme je l'ai dit, c'est plutôt une manière d'intérioriser les normes. Les journalistes *admettent* que les intérêts des Américains vont bien sûr être liés au destin des Américains. Il y a deux points à souligner ici. Avant tout, jamais un de ces journalistes américains n'a, en tant que citoyen, été impliqué dans un processus d'invasion guerrière, à la différence d'un Asiatique ou d'un Européen, par exemple. Pour eux, la guerre est quelque chose que l'on visite ; dans ce processus, on regarde un spectacle. Tout est également vu selon la perspective de Washington et de New York. Ensuite, le processus implique la fragmentation : rien n'est regardé dans la durée, il n'y a pas de mémoire collective assumée. Il n'y a pas d'arrière plan, mais uniquement un premier plan mouvant. Il n'y a pas d'accumulation de l'histoire

dans les émissions de nuit, sauf quand ils traitent de questions domestiques. Mais quand il s'agit du reste du monde, ils vous disent simplement : nous étions là hier, nous y reviendrons demain, vous n'avez donc pas à vous inquiéter de ce qui se passe entre temps car nous vous en informerons dans un créneau horaire de trente secondes, si demain la crise devait continuer. D'une étrange façon, l'ensemble du processus est antinomique : extrêmement primitif quant à ses présuppositions, et formidablement sophistiqué d'un point de vue technique. En effet, transporter des informations requiert une transmission satellite, le coût d'un bureau *extérieur*, et ainsi de suite. Ce n'est pas un processus simple, mais le concept est primitivement simple, et il s'autoreproduit. Et, comme je le disais, l'une des caractéristiques les plus frappantes de toute l'opération, selon moi, est que chaque reporter pense qu'il ou elle est un secrétaire d'État. Ils demandent immédiatement : quel sont les intérêts américains en jeu ? D'un point de vue professionnel, ils ne sont pas là pour rendre compte des intérêts américains, mais d'une actualité dans une autre société, un autre pays, et non des intérêts américains dans ce pays ou cette société. C'est l'idéologie explicite. La plupart du temps, cependant, les intérêts de ceux qui sont impliqués ne sont jamais reconnus, mais toujours élidés, comme vous dites, ou supposés dans l'histoire. Ainsi, comme vous savez, *nous* avons

perdu l'Iran, *nous* avons perdu le Nicaragua, *nous* avons perdu le Liban, et ainsi de suite.

*Un récent article sur Israël publié dans le New York Times Magazine (25 mars 1984) montre que la convention de reportage du point de vue de nos propres intérêts s'applique aussi au traitement médiatique qu'il est fait d'Israël. Le titre de l'article est explicite : « Israël après le Liban » – un peu comme « Les États-Unis après le Vietnam ». Dans les deux cas, l'accent est mis sur le trauma moral d'Israël ou sur le nôtre, sur notre potentiel ou celui d'Israël à se reconstruire, en occultant complètement le fait qu'Israël ou les États-Unis étaient les agresseurs, les envahisseurs, et niant l'existence d'une victime. Ce genre de couverture médiatique implique une affinité entre les deux pays qui va bien au-delà du traitement poli ordinairement accordé aux autres pays – comme le Salvador par exemple.*

Au bout du compte, il y a plus ou moins une totale identification. Moshe Arens est un parfait exemple – c'est un ingénieur américain. Dans ce même article, un journaliste rapporte que le Congrès a attribué deux cent millions de dollars de plus à Arens pour des armes, parce que lors d'un coup de fil privé avec Arens à trois heures du matin, George Shultz a compris les émotions de Moshe quant à la sécurité territoriale. L'identification avec Israël opère sur plusieurs niveaux, et il devient de plus en plus clair que ce sont deux

sociétés qui, dans un certain sens, ont totalement oblitéré leur propre histoire. Dans le jeu discursif de la société américaine actuelle, il y a très peu de place pour les Indiens américains natifs, et en Israël très peu de place pour les Palestiniens – ils n'appartiennent pas.

*On pourrait pointer les liens militaires et politiques d'Israël avec des pays comme l'Afrique du Sud ou l'Argentine qui, comme les États-Unis, ont, au XIX<sup>e</sup> siècle, des expériences formatrices en matière de dépossession et d'extermination de populations indigènes, reposant en partie sur une notion d'homogénéisation sociale.*

Homogénéisation, oui, mais aussi un effacement continu de l'autochtone qui devient insignifiant dans le paysage. Regardez les images issues des films sionistes des années 1930 : la terre est toujours montrée vide. Et si des Arabes sont présents, ils sont reconnus comme des chameliers ou des gardiens de troupeaux, traversant l'écran à un moment ou un autre, afin de conférer une espèce de couleur exotique locale : ceci n'est pas un champ en Ukraine, c'est l'exotique Orient. Un chameau et un bédouin passent – ce que Barthes appelle un « effet de réel » : cela traverse, et c'est assez. Mais le reste du paysage est vide. Et la même idée est présente aux États-Unis : l'esprit des pionniers, errant à travers des terres sauvages, l'occultation d'une autre société, et le sens

continuel de l'entreprise... Entreprendre est une bonne chose, spécialement parce qu'un Livre l'a dit. Il importe peu que l'entreprise signifie tuer des gens, lancer des bombes sur des habitations, vider des villages. Mais c'est une entreprise d'un genre particulier, associée à une nouvelle société colonisatrice. Et c'est accompagné d'une immense hostilité envers les sociétés traditionnelles, qui sont considérées comme retardées, primitives, réactionnaires, et ainsi de suite (l'islam, par exemple).

*Ainsi, ce processus d'extermination devient en fait une série de problèmes techniques.*

À un certain niveau, c'est effectivement une série de problèmes techniques et c'est ce que les médias mettent en avant. Je crois que c'est un cas unique dans l'histoire de voir ainsi toute une société, comme Israël, présentée sur la scène politique et intellectuelle américaine à travers un dispositif massif qui dissimule la réalité. Les gens seraient horrifiés s'ils savaient ce qu'il se passe en Israël et dans les territoires occupés – Chomsky parle de cela dans son dernier livre, *Israël, Palestine, États-Unis : le triangle fatidique*<sup>1</sup>. Mais c'est systématiquement mis de côté, et quand les Américains s'en aperçoivent, comme ce fut le cas

1. Le livre de Noam Chomsky *The Fateful Triangle* est publié en 1983 par South End Press aux États-Unis et paraît en français en 2006 sous le titre *Israël, Palestine, États-Unis : le triangle fatidique* (Éditions écosociété).

durant l'été 1982, avec l'invasion de Beyrouth et le massacre des camps de Sabra et Chatila<sup>1</sup>, comme on ne sait quoi en faire, on l'oublie, simplement. Et l'on entend toujours ces chœurs louant la supériorité morale d'Israël, sa noblesse, la démocratie et la civilisation, etc.

L'une des choses qui m'ont étonné dans les critiques sur *L'Orientalisme* était que nombre des critiques publiées dans les journaux juifs ou sionistes n'ont pas vu l'objectif qui était le mien : que les racines de l'antisémitisme et de l'orientalisme étaient réellement les mêmes. Ernest Renan, par exemple, était un antisémite et un anti-musulman terrible, et son point de vue sur les deux était sensiblement le même : les Sémites, qu'ils soient musulmans ou juifs, ne sont ni des chrétiens ni des Européens, ils doivent donc être condamnés et enfermés. Ce qu'il est ensuite arrivé, c'est que les sionistes ont adopté le point de vue des orientalistes vis-à-vis des Palestiniens ; en d'autres termes, les Palestiniens sont devenus le sujet de l'orientalisme israélien, tout comme les musulmans et les autres avaient été le sujet des orientalistes coloniaux et impériaux. Dani

1. Sabra et Chatila sont deux camps de réfugiés palestiniens situés à Beyrouth Ouest. Le massacre s'est déroulé du 16 au 17 septembre 1982. Il a été perpétré dans un secteur « sécurisé » par l'armée israélienne par les phalangistes libanais dirigés par Elie Hobeika. En fonction des sources, le nombre de victimes du massacre varie entre sept cents et trois mille cinq cents personnes.

Rubenstein, un journaliste israélien, l'a reconnu dans un article récent où il cite l'influence de l'orientalisme sur l'administration de la West Bank : là-bas, les administrateurs coloniaux ont tous été orientalistes, les érudits islamiques ont étudié au département des études islamiques de l'Université hébraïque. Menachem Milson, l'ancien gouverneur civil de la West Bank, a écrit un livre sur la littérature arabe, par exemple.

*Vous avez mentionné la relation centre-périphérie. Voyez-vous cette opposition subir une transformation, par exemple à travers le fait que les principales villes occidentales incluent une population non-occidentale de plus en plus importante, ce que Paul Virilio nomme les « infra-urbanismes », de sorte que ce qui était le centre impérial attire à lui des éléments de la périphérie ? Est-il possible que ces flux de population, provoqués par la délocalisation constante des processus de production globale, puissent modifier le sentiment d'homogénéité et de différence parmi les peuples occidentaux ?*

Historiquement, cela n'a pas été le cas. En fait, je crois qu'il y a, comme en Angleterre, une intensification de très grande ampleur du sentiment racial mais aussi des mouvements de vengeance – pensez aux émeutes de Brixton<sup>1</sup>. Le succès

1. En 1981 et 1985, Brixton fut le théâtre de violentes émeutes, de jeunes hommes Noirs, pour l'essentiel, manifes-

phénoménal d'un romancier comme V.S. Naipaul est intimement lié au problème des colonies qui assaille le centre de la société et menace de la perturber avec ces demandes irréflechies et ces bruits de tambour. Et par dessus tout, la réelle animosité de gens comme Naipaul – et ici nous revenons à la question de la représentation – est la manière par laquelle ces « gens de couleur », comme on les appelle, sont présumés savoir comment utiliser les médias pour attirer l'attention sur leur sort. C'est un thème récurrent, tous les mouvements de résistance des natifs, qu'ils soient urbains, comme les mouvements noirs en Amérique ou en Angleterre, ou qu'ils aient lieu dans les pays du tiers-monde, n'ont jamais comme raison d'être première le sentiment d'injustice indigné qu'ils ressentent, mais plutôt leur désir d'utiliser les médias occidentaux, qui sont crédules et tombent dans leur piège. Souvenez-vous des preneurs d'otages en Iran qui étaient décrits comme voulant utiliser les médias américains, le Viet-Cong a fait la même chose. Il y a toujours cette crainte de la manière dont l'Autre va abuser de l'économie de la représentation, et c'est je crois un motif constant. En même temps,

---

tant contre les mesures discriminatoires de la police. Elles firent plusieurs centaines de blessés graves. Déjà en 1979, les Clash chantent *Guns of Brixton*, pour dénoncer les violences policières.

nous entendons des déclarations continuelles sur l'ouverture et la liberté de la presse.

*Le frère de Naipaul, Shiva, a écrit un livre sur Jonestown dans lequel il avance que tout leader nationaliste du tiers-monde est nécessairement un égomane dérangé ou psychotique. Il dit, en se référant aux libéraux et aux gauchistes occidentaux : « Ceux qui doivent savoir mieux nourrir nos rêves fous de résurrection et de rédemption, ceux qui sont en sécurité au-delà des frontières de notre folie, souscrivent à notre démence. » Comment peut-on expliquer cette identification avec les forces de la domination externe ?*

Dans les endroits du tiers-monde que je connais, l'optique de Naipaul est symptomatique du développement d'une nouvelle classe de technocrates pour qui le centre du monde est la Silicon Valley. Il y a donc une identification technocratique. Ensuite, la première génération postcoloniale est maintenant passée. Je parle là de la génération qui s'étend de la Seconde Guerre mondiale au début des années 1970 : Sékou Touré, Abdel Nasser, Sukarno<sup>1</sup>.

---

1. Sékou Touré (1922-1984) fut le premier président de la République de Guinée. Il est resté en poste de 1958, date de l'indépendance obtenue de la France, jusqu'à 1984. Abdel Nasser (1918-1970) fut le deuxième président d'Égypte de 1956 à 1970. Il a inspiré le nationalisme dans le monde arabe et a impulsé une politique panarabe qui favorise l'opposition

*Vous parlez d'une génération dont l'identité est attachée au vocabulaire de la libération nationale.*

Oui, représentée en un sens par une espèce de bourgeoisie nationaliste. Maintenant cette période est finie, et ces sociétés affrontent la problématique du technocrate, qui aboutit à des impératifs comme : nous devons nourrir notre peuple, nous devons nous soucier de notre pétrole, de sa distribution, etc., *mais aussi* : nous devons affronter le problème de ce que l'on appelle la sécurité nationale. Telles sont les solutions. En d'autres termes, des services techniques d'un côté, et la sécurité nationale – ce qui signifie en fait les moyens de rester au pouvoir – de l'autre. L'énergie nationaliste n'est plus ; quelque chose doit être trouvé pour la remplacer : alors on crée des ennemis extérieurs. Chacun des pays arabes, mais aussi beaucoup de pays africains et extrême-orientaux dépendent ainsi d'une garde prétorienne. Il y a la notion d'un ennemi extérieur contre lequel on doit se défendre, l'impérialisme, et c'est ainsi que les anciens slogans du nationalisme sont conservés. En même temps, il y a ce grand bond technocratique en vue ou désiré, basé sur un modèle de modernisation intériorisé qui n'est soumis à aucun esprit critique. Dans un

---

entre les pays arabes et les pays occidentaux. Sukarno (1901-1970) fut le premier président de la République d'Indonésie, il fut en poste de 1945 à 1967.

tel contexte, les choses ont tendance à se détriorer, et l'étape insurrectionnelle est toujours présente – vous le voyez en Tunisie, en Égypte, en Amérique latine, se manifestant ponctuellement dans un pays ou un autre. Au Salvador, par exemple, on essaie de faire des élections, et les urnes sont volées. En dehors de ce mélange instable de technocratie et de sécurité nationale, il y a un regain de nostalgie pour le colonialisme ou la religion – selon moi, c'est atavique, mais certaines personnes souhaitent leur retour. Sadate<sup>1</sup> est ici un bon exemple : il a rejeté les Russes, comme tout ce qui représentait Abdel Nasser, le nationalisme ascendant, etc., et il a dit « Laissons venir les Américains ». Alors il y eut ce qu'on nomme en arabe *Infitah*, c'est-à-dire l'ouverture du pays à un nouvel impérialisme : le management technocratique, non de la production, mais des services – le tourisme, les hôtels, les banques, etc. Voilà où nous en sommes maintenant. Et Naipaul dérive de ce phénomène.

*Un personnage intéressant aujourd'hui, dans la manière dont son identité a été fabriquée par la presse occidentale, est Kadhafi. Il semble que la*

---

1. Anouar el-Sadate (1918-1981) fut président de la République arabe d'Égypte de 1970 à 1981. En 1978, il reçut le prix Nobel de la Paix avec le Premier ministre israélien Menahem Begin avec lequel il signa les Accords de Camp David. Il fut assassiné en 1981.

*raison principale pour laquelle on a fait de lui une image si radicalement déformée est le fait qu'il soit un dirigeant indépendant, que ce soit quelqu'un qui ne peut pas être acheté, intégré à une guerre froide ou à un arrangement trilatéral pour le management global.*

Il y a très peu de chances qu'il se fasse acheter (bien sûr, il est assez riche de son côté). Dans toute la rhétorique au sujet du terrorisme (les équipes de commando libyennes, etc.), la plupart a très peu à voir avec Kadhafi, mais elle renvoie plutôt à Dostoïevski et à Conrad, qui imaginaient un terrorisme pour soi-même et un terrorisme comme activité esthétique, plutôt que comme une chose politique. Mais ce qui est faiblement perçu au sujet de Kadhafi dans toute sa folie manifeste, c'est qu'il représente le seuil d'une troisième phase. En effet, il y a d'abord le nationalisme et l'hostilité aux immigrants, ensuite il y a la technocratie ; et le système bifurque à ce point, d'un côté en nostalgie pour le colonialisme – « venez et aidez-nous » – et de l'autre côté un regain d'intérêt pour la religion – Khomeini, Kadhafi. En d'autres termes, les gens qui disent « placez votre foi en les Américains ou les Russes, etc. » sont aujourd'hui contraints d'admettre que dépendre de puissances extérieures est un sordide échec : nos peuples sont simplement aussi pauvres qu'ils l'étaient avant, nous sommes toujours endettés auprès du FMI ou des États-Unis. La seule

réponse alors est l'islam. Et c'est ce que Kadhafi fait, et en tant que tel, il est vraiment formidable. Parce que si vous allez dans le monde arabe ou dans le monde islamique en général, il y a une croyance populaire sincère au sujet de « l'islam » qui fait peur à l'État de sécurité nationale. L'ironie de l'État de sécurité nationale, au moins dans le monde arabe, est que chacun d'entre eux est un échec complet : aucun n'a su protéger ses frontières, encore moins la sécurité intérieure du pays. L'Iran, sous le Shah, était un État de sécurité nationale, et était indubitablement un régime client des Américains. Les régimes arabes – presque chacun d'entre eux – ont été attaqués par Israël, envahis, leurs territoires occupés. L'islam apparaît alors comme la réponse. L'alternative d'une solution laïque a été jusqu'à présent perdue.

*L'État de sécurité nationale versus la technocratie – tel est le conflit pour la plupart des pays du tiers-monde aujourd'hui. Quelles sont les alternatives, quels possibles modèles pourraient être construits ?*

Pour revenir à Fanon, depuis que l'éthique de la violence empêche une réflexion critique authentique, l'on trouve l'insurrection, et l'absence de ce que l'on pourrait nommer la dimension utopique. Idéalement, ce que l'on aimerait, c'est une connexion entre Fanon et Adorno, et c'est ce qui

manque totalement. Il faudrait allier l'activisme, le nationalisme, la révolution, l'insurrection d'un côté et de l'autre une intense réflexion théorique et spéculative afin d'associer les premiers à la tradition de l'École de Francfort – qui, comme vous vous en souvenez, est vers la fin tombée dans la résignation. Et pour le tiers-monde, les premiers (le nationalisme, etc.) ont entraîné la création de l'État de sécurité nationale. D'une manière ou d'une autre, nous avons besoin d'une autre dimension qui permette de penser le futur en des termes qui ne sont pas simplement insurrectionnels et réactifs.

*S'agit-il de l'émergence d'un processus critique qui devrait impliquer la figuration de futurs alternatifs ?*

Exactement. Le fait est que je ne parle pas d'inventer des utopies ou d'utopisme. Chomsky aborde cela en référence à la notion de Peirce<sup>1</sup>, celle d'abduction, une formulation des hypothèses basée sur les faits connus. On pose en principe quelque chose, pris autant que faire ce peut dans le présent, et à l'extérieur de cela, en fidélité avec cela

1. Charles Sanders Peirce (1839-1914) est un sémiologue et philosophe américain. Il est considéré comme le fondateur du courant pragmatiste avec William James et Ferdinand de Saussure. Ses travaux sont particulièrement innovants en matière de méthodologie de recherche et de philosophie des sciences.

– malgré le caractère imparfait que peut avoir notre appréhension des faits connus – on opère une *abduction* d'une possible hypothèse future. Et ce processus, cette dimension, est absent de la situation présente. Je pense que cela commence à se développer dans certains types de travaux critiques réalisés en connexion avec la représentation et l'impérialisme en particulier.

*L'Orientalisme* est à plusieurs égards un livre négatif, mais à la fin, j'essaie d'élaborer une vision de la société non coercitive, non manipulatrice. On trouve également cette quête alternative dans les études féministes, où les problèmes sont réellement posés de manière sérieuse. Ainsi, quelles sont les voies pour émettre une hypothèse basée sur certaines appréhensions, où l'on fait le travail de déconstruction et de démystification, et au même moment encore on propose une vision qui n'est pas simplement incorporative, mais qui a affaire avec le futur d'une manière alternative et authentique ? Généralement, ce n'est pas le type de travail critique que font les gens, et dans le tiers-monde, ce n'est pas facile à développer car cela ne peut pas être fait par une seule personne, cela doit procéder d'un effort coopératif.

*Voyez-vous quelque possible ensemble de circonstances à travers lesquelles il pourrait y avoir une identification concrète entre certains mouvements aux États-Unis et ce que vous et quelques autres avez décrit comme des mouvements*

*anti-systémiques ? Quel pourrait être le terrain commun de cette identification ?*

Je ne doute pas que la base de cela doive être une critique de la domination ou de l'impérialisme comme domination.

*Mais cette critique prendrait évidemment une forme très différente de celle qu'elle a prise dans les années 1960.*

Absolument. Les années 1960 ont été enthousiastes, utopistes. Elles représentent une tentative de rétablissement et de récupération de certains genres d'expériences primitives ou immédiates, pourrions-nous dire. Ce dont je parle est quelque chose de plus méditatif, qui pourrait inclure une critique de l'impérialisme dans ses formes culturelles, et pas seulement comme économie capitaliste.

## Entre deux cultures<sup>1</sup>

*Vous avez dit que votre histoire était faite de déplacements et d'expatriations qui ne pourront jamais être occultés, que le sentiment d'être entre les cultures est l'unique et le plus fort fil qui parcourt l'ensemble de votre vie. J'aimerais que nous parlions de certains de ces déplacements, en commençant peut-être le plus logiquement par où vous êtes né – à Jérusalem, qui était alors en Palestine. Lorsque vous étiez enfant, vous sentiez-vous déjà entre les cultures ?*

Oui, en effet. Mon père venait de Jérusalem, mais son histoire est composite, assez étrange. Il a vécu aux États-Unis avant son mariage ; il est allé en Amérique en 1911 ou 1912 pour échapper aux Ottomans. Ces derniers allaient l'envoyer se battre en Bulgarie, je crois. À cette époque, il

---

1. Entretien avec Eleanor Wachtel, *More Writers & Company*, Toronto, Canada, 1996.